

Le cinquième commandement

Lorsqu'elle ouvrit le carton du lot numéro cinq, qu'elle venait d'acheter à la vente aux enchères sans en connaître le contenu, Faustine découvrit avec surprise deux anciens portefeuilles en crocodile avec fermoirs en laiton, un carnet en cuir usagé, rempli de notes écrites en langue étrangère et une bouteille de vin rouge millésimé dont l'étiquette avait beaucoup souffert.

Il y avait maintenant une semaine que les étranges reliques étaient reléguées au fond d'un placard. La jeune fille, archéologue stagiaire, traînait son désœuvrement dans son studio. Elle participait au chantier de fouilles ouvert depuis l'été, sur les fondations d'une abbaye du 9e siècle. Elle rêvait, bien entendu, de faire la une des médias, une parcelle de trésor entre les mains. Ou, plus probablement, au milieu des baptistères de Saint-Martial, elle espérait déloger un fragment d'os. Son quotidien était plus que monotone. Elle et quelques-uns de ses congénères, armés d'un seau, d'une brosse et d'une truelle, suaient sous un soleil de plomb. Le soir, harassés, ils triaient scrupuleusement leur maigre butin. Éclats de poterie, pans de mosaïque délabrée, portions de sarcophages en granit. Leur responsable s'étalait dans la presse locale, arguant que le meilleur était à venir.

Et, agglutinées derrière les grilles du chantier, des grappes de touristes les épiaient. Les photos, vidéos, commentaires postés à la va-vite sur les réseaux sociaux, obligeaient Faustine à courber l'échine. Les épaules écorchées par les murets délabrés, nichée au fond d'un sarcophage, elle grattait les siècles les uns après les autres, les siècles passés à la recherche du sien. Perdu. Elle grattait jusqu'à n'avoir plus d'ongles. Les strates de sable glissaient entre ses mains sales. Le soleil cognait haut dans le ciel. Elle s'astreignait au dur labeur, évitant de regarder vers la rue peuplée de silhouettes immobiles.

Aussi, Faustine, restée claquemurée chez elle le dimanche, ouvrit le carton gondolé où le chiffre cinq s'affichait, maladroitement tracé au marqueur noir. Ce qui la surprit, fut

l'odeur. Un vertige la saisit. Elle ferma les yeux. Où et quand avait-elle déjà éprouvé cette curieuse senteur ? Un mélange de papier moisi, drapé, caché sous un relent de bouchon... Elle inspirait goulûment, lentement. Elle appela au secours sa mémoire juvénile.

Elle pouvait presque sentir la main calleuse de son grand-père. Qu'elle prenait pour un papillon tellement il bousculait ce petit bouchon d'à peine trois ans. La Dordogne, en bas. La colline d'où dégringolait le vignoble, en haut. Puis, le lieu sacro-saint où elle n'avait jamais le droit de poser les pieds : le chai. Pour la petite Faustine, les hommes qui officiaient à l'abri du regard s'apparentaient à des religieux. Le travail de la vigne avait nourri des milliers de générations. Faustine ouvrit les yeux. Il était loin ce temps béni ! Le vieil homme de Bergerac se proposait grand-père de substitution pour cette enfant surgie de nulle part. Elle plongea la main dans le carton. Et souleva délicatement la bouteille. Qui faillit glisser entre ses mains tellement l'étiquette, ou ce qu'il en restait, était détériorée.

Elle avait pourtant l'habitude de réveiller le passé. En douceur, avec envie, tout en délicatesse. Elle présenta le verre à contre-jour. Un rubis épais, presque noir, tapissait la paroi. Faustine épousseta la bouteille, cherchant à deviner sa provenance. Il ne subsistait que deux lettres, un « e » de toute évidence. Quant à la dernière, un « n » ? Un « m » ? Le vin était-il resté à l'abri des décennies ? Protégé comme un trésor. Un trésor de guerre ? Un trésor de famille, peut-être. La jeune fille le déposa avec précaution hors du carton.

Maintenant, elle s'interrogeait sur deux portefeuilles identiques, pratiquement neufs. Les écailles craquelées, brillantes, irrégulières, provenaient certainement de la dépouille d'un crocodile. Jamais Faustine n'avait caressé pareille peau. Fragile et ferme à la fois. Elle ne se lassait pas de la polir. Elle enclencha le fermoir et le fit coulisser. Le cœur battant, elle secoua le portefeuille. Quelle déception ! Aucun trésor, aucun secret ne vint s'échouer sur la table. Pauvre Faustine, encore si jeune, si innocente, perdue par son imagination. Elle glissa son index derrière le revers. Enfin ! Du fil ? Non, juste une touffe incurvée de cheveux clairs. Une virgule rangée sagement en attente de résurrection. Rien d'autre, pas de photo, pas de papiers. Faustine ouvrit l'autre bourse, plus épaisse. Il s'en échappa une dizaine de timbres de collection et la même mèche de cheveux, absolument identique à la première. Elle insinua son

majeur dans un soufflet et en extirpa une plume en or. Le mystère s'épaississait...

Désabusée, elle commença à feuilleter le carnet où une pile de papiers endommagés glissa. Étonnant mélange de feuilles noircies à l'encre et d'extraits à la calligraphie régulière. Il s'agissait de caractères hébraïques. Il faudrait faire traduire ce message crypté plus tard. Avant de tout replacer dans le carton, elle souleva le cuir boursoufflé. Elle s'obstina et en ressortit un lambeau de photo. Faustine jubilait. Son cœur battait la chamade. Les sourires espiègles des garçons, sous l'œil bienveillant de leurs parents, réclamaient son aide implicite.

- C'est un passage extrait du Talmud. Et les notes argumentent ses principales leçons. En particulier, le cinquième commandement : « *Ton père et ta mère tu honoreras* ». Les relations parents-enfants sont primordiales dans l'étude de la Torah. J'ai encore pas mal de boulot pour la traduction. En plus, ton papier est assez endommagé. D'où est-ce que tu sors ça, Faustine ?
- D'une vente aux enchères. Plusieurs containers dérivaient sur l'océan. Leurs débris ont été recueillis et stockés au hasard dans des cartons. Tu connais mon goût pour les antiquités ?
- Rien que les deux portefeuilles en croco peuvent te rapporter un joli pactole...
- Voyons Thomas, tu me crois vénale ? Je garde tout, bien précieusement. Il y a sûrement une vieille histoire à détricoter là-dessous.
- Ou pas du tout. Méfie-toi de ton imagination, ma chère Faustine !

L'automne arriva vite. Les fouilles que les jeunes avaient entreprises sur le site de l'abbaye Saint-Martial laissèrent de profondes cicatrices en contrebas de la place République. Le vent expulsa une provision de feuilles rousses entre les recoins du chantier abandonné. Depuis deux jours, la pluie tentait de tout effacer. Faustine avançait dans son enquête. Elle était abasourdie par les dernières révélations de son ami Thomas.

Jour après jour, elle remontait dans le temps. Google était son sésame quotidien. Grâce à la technologie, elle réussit à s'immiscer dans la vie d'une famille juive de Varsovie. À s'implanter même ! Faustine n'en parlait à personne, mais elle se croyait investie d'une mission. Puisqu'il n'y avait plus rien à faire pour sauver les Stankiewicz, peut-être existait-il une lueur d'espoir pour leurs proches ?

Fébrile, elle relut une nouvelle fois, la traduction de Thomas :

« Je ne lâche surtout pas la main de Moshe. Maman et papa insistent pour que nous restions tous les quatre, unis. Je ne comprends pas pourquoi il a fallu monter dans ce train. Je revois notre grand appartement, à Varsovie. J'entends des bruits de course dans l'escalier, des cris. Rachel, notre maman, a vite compris. Elle sourit tristement. Papa s'affaire. Il prend au vol deux portefeuilles, cadeau d'anniversaire pour nous, les jumeaux âgés de sept ans. Il fouille nerveusement dans le buffet et entasse des papiers dans son fameux carnet en cuir noir, celui qui ne le quitte jamais. Maman embrasse une photo et la glisse dans la main de mon père. »

Faustine craqua, comme à chaque fois qu'elle revivait la scène. Les mots sont ceux d'un enfant, mais sa cruelle vision du monde a déjà l'amertume d'un adulte. La jeune fille sans famille a adopté les Stankiewicz. Elle poursuit le récit du petit Aaron :

« Tout le monde part, tous sont très tristes. Moshe et moi, non. On va prendre le train. Enfin, pour un long voyage. Pour où ? Personne ne le sait. Quand le wagon freine brutalement dans un bruit métallique, maman et papa sont séparés. J'entends pleurer, crier. Ça sent mauvais dans le train. Sur les quais, des soldats partout. Des chiens tenus en laisse. Un panneau « TREBLINKA ». Je ne lâche toujours pas mon frère Moshe. Je me retourne, mais aucune trace de nos parents. Nos petites valises sur lesquelles maman a griffonné « Aaron » et « Moshe » sont rangées devant nos pieds. Je ne comprends rien. Un soldat nous fait signe. Nous reprenons chacun notre bagage. Zut ! J'ai pris la valise de mon frère. Moshe va certainement s'énerver. Tant pis ! Nous les échangerons ce soir, au terme de ce voyage extraordinaire. »

Le cinquième commandement

Le papier que triturait Faustine restait un message en suspens. Elle non plus ne comprenait pas pourquoi cet héritage hétéroclite reposait entre ses mains. Elle avait pris du retard pour la photogrammétrie du chantier. Grâce à un patient travail de fourmi, elle classait des centaines de photos par jour. Puis, avant de les soumettre à l'archéologue en chef, elle retournait inmanquablement vers le carton numéro cinq.

La bouteille de Bordeaux trônait sur une étagère. Thomas, son fidèle ami, l'avait convaincue qu'il s'agissait d'un Château Saint-Julien. Saint-Julien ? Elle ignorait tout de ce terroir. Après des semaines de recherches, ils étaient tombés d'accord. Saint-Julien Beychevelle, cru 1934. Et alors ? Quel lien avec les Stankiewicz ?

Derrière l'ordinateur, une liste tout juste imprimée, lui donnait des cauchemars. Environ cent-cinquante Aaron Stankiewicz surgissaient des quatre coins de la planète. Patiemment, Faustine devait trier, tamiser, éliminer, pour ne garder qu'une pépite. Le petit rescapé de Treblinka. Elle était intimement persuadée de le retrouver. Il n'y a avait pas d'autre issue.

- Thomas, sans toi, je n'y arriverai jamais !
- Vas-tu lâcher cette affaire, à la fin ? Ça ne rime à rien. En plus, Paul attend ta modélisation pour la fin de cette semaine. Concentre-toi, nom de nom...
- Alors, je ne saurai jamais ?
- Ton job d'abord ! Nous verrons tes élucubrations plus tard.
- Des élucubrations ? Mais, pour moi, il s'agit d'un devoir de mémoire. Si ce carton est arrivé jusqu'ici, ce n'est pas par hasard. Et j'irai jusqu'au bout !
- Donne-moi ta liste, je vais t'aider. Mais pas avant dimanche.
- Je t'adore, mon Thomas !

Faustine déposa, à la sauvette, un baiser sur le front de son ami. Malgré l'obsédante

Le cinquième commandement

recherche qui grignotait ses nuits, la jeune stagiaire était tenace. Elle s'épuisait la semaine à engranger un travail titanesque sur informatique. Et trimait, tous les week-end, pour redonner vie au petit Aaron. Elle cherchait à décrypter le message subliminal du jumeau de Moshe. Rien. Elle compulsait les extraits du Talmud. Rien. Elle se brûlait les yeux en détaillant la photo tronquée. Rien. Elle secouait rageusement la bouteille de Médoc. Rien, rien, rien !

Épuisée, écœurée, elle s'endormit en milieu de nuit. Le lendemain, les paupières rougies, le teint cireux, elle n'osa pas se regarder dans le miroir de la salle de bains. L'équipe d'archéologues était attendue à l'Hôtel de Ville pour rendre ses conclusions. Faustine relut une dernière fois le plan modélisé sur son écran. Elle partit, la clé USB au fond de sa poche. Le cœur lourd, égaré à force de chercher l'inconcevable, une trace, même infime, d'une hypothétique famille Stankiewicz.

- Pardon ?
- Je vous félicite, vous particulièrement, mademoiselle Faustine Léger. À travers vos images, l'abbaye de Saint-Martial nous apparaît telle que nos ancêtres l'ont vue. Bravo ! Votre opiniâtreté doit être récompensée !

La jeune fille écoutait distraitement les propos du maire. Une douce léthargie la propulsa hors de la réception. Il n'y avait plus, devant ses yeux clairs, qu'une cohorte de gamins silencieux, encadrés par une rangée de soldats. Deux petits blondinets, blottis l'un contre l'autre, marchaient vite, en trébuchant sur les cailloux. Ils parlaient à voix basse. Irrité, un des militaires avança vers eux, les babines de son berger retroussées. Moshe chuchota :

- Il n'a pas l'air commode. En plus, je ne comprends rien à ce qu'il... Aïe !

Un coup de matraque dans les mollets tendres remit les garçons sur le droit chemin. En silence. Moshe ouvrit des yeux exorbités sur la main de son frère Aaron. Il avait osé lui prendre « sa » valise ! Pour l'instant, il ne pouvait rien faire. Mais ce soir, ah ! Ce soir... Il lui réglerait son compte. Seulement, il fallait obéir aux parents. Ne jamais lâcher la main de son frère. Quoiqu'il arrive. Mais les parents avaient disparu. Happés par la confusion qui régnait à la descente du train.

- Dusche !

L'ordre se répercutait de soldat en soldat. Un bâtiment grisâtre émergea du brouillard. Une colonne de wagons bondés stoppa à l'entrée du camp. Comme au ralenti, les valises des jumeaux glissèrent de leur poignet. Abandonnées par milliers, elles jonchaient le sol. Aaron sentit la douce paume de Moshe quitter la sienne.

- Dusche !

La porte se referma sur une marée d'enfants nus. Avant de retrouver son frère, Aaron devait prendre une douche. Finalement, le voyage ne faisait que commencer...

Un tonnerre d'applaudissements et quelques flashes secouèrent Faustine. Brutalement déposée au milieu de ce millénaire qu'elle ne reconnaissait pas. Elle sourit, maladroitement. Elle s'exprima à la télévision, sans aucune conviction. La cérémonie touchait à sa fin.

Thomas arriva chez son amie, le lendemain. La mine déconfite, il lâcha sans préambule :

- Bon, sur la petite centaine de Aaron Stankiewicz, aucun ne correspond. Pas plus la date de naissance que la probabilité d'un frère jumeau. Désolé, mais ta recherche s'arrête là !
- C'est vraiment dommage ! Je reste persuadée que ce carton a encore bien des choses à me raconter...
- Viens, allons faire un tour en ville. Ça te changera les idées.

Les deux amis flânèrent dans les rues de Limoges. L'automne jetait une lumière crue sur les terrasses de la place de la Motte. Attablés, Faustine et Thomas discutaient avec un commerçant. Il négociait la vente de sa boutique pour prendre sa retraite en fin d'année. La jeune fille écoutait ses propos sans y prêter attention. Un mot, un seul mot, lui arracha un hoquet : « Moshe ». Elle leva ses yeux et articula :

- Comment s'appelle votre grand-père ?

Le cinquième commandement

- Moshe.
- Il vit où ?
- Dans la banlieue de Tel-Aviv. Pourquoi cette soudaine curiosité ?
- Moshe... Comment ?
- Moshe Bayer.
- Ah !

Faustine pâlit d'un coup. Cette fois, sa quête était bel et bien finie. Elle sourit à sa vieille connaissance.

- Excusez-moi, je suis en plein désarroi. Je travaille sur un projet généalogique et vous auriez pu m'aider. Tant pis !
- N'hésitez pas, j'ai toujours de la famille, là-bas.
- Votre grand-père n'avait pas un frère jumeau ?
- Si. Je crois qu'il s'appelait Aaron.

Faustine voulut saisir son sac au fond duquel elle gardait secrètement un des portefeuilles. Celui où elle avait réuni les deux mèches de cheveux et la photo abîmée. Le verre vacilla sur la table et se brisa sur les pavés. Elle souriait, elle tremblait. Son regard embué allait de Thomas au commerçant, figé devant eux. Elle se leva, fébrile et lui remit ce précieux héritage. Bouleversée, elle s'entendit prononcer :

- Votre grand-père, pourquoi a-t-il changé de nom ?
- Comment le savez-vous ?
- Oh ! C'est un miracle, une longue histoire. J'ai tellement l'impression de le connaître. Tenez, prenez ce portefeuille ! Dire que votre grand-père l'a eu entre ses

Le cinquième commandement

mains, c'est à peine croyable ! Il y a des mois que je fouille à la recherche de la famille Stankiewicz. Et c'est ici, dans ma ville, que la solution m'est donnée.

- Mademoiselle, je suis si ému ! Grâce à vous, Moshe va retrouver un peu de sa jeunesse perdue. Aujourd'hui, il a quatre-vingt-un ans. Nous le voyons, chaque année, pour son anniversaire en février. Voulez-vous faire partie du prochain voyage ?

Faustine ne put répondre. Les larmes glissaient le long de ses joues blêmes. Elle serrait convulsivement le bras de Thomas. Elle, l'enfant abandonnée, la fille sans racine avait réussi l'impensable. Découvrir le chaînon manquant d'une famille brisée par la guerre. Après des mois de travail acharné, elle avait failli lâcher prise. Sa seule erreur avait été l'entêtement à retrouver Aaron. Jamais, elle ne comprit que l'échange des valises avait profité à Moshe. C'était sur lui qu'elle aurait dû concentrer son énergie.

Maintenant, elle avait l'impression d'être un membre à part entière de la famille. Elle leva les yeux où le vol d'un avion de ligne griffa le bleu du ciel d'un éphémère tracé. Le commerçant la secoua gentiment :

- Alors, c'est d'accord ? On vous emmène à Tel-Aviv cet hiver ?
- Oui ! J'irai faire la bise à grand-père Moshe. Et je lui ferai cadeau d'un Saint-Julien Beychevelle 1934...

Martine JANICOT DEMAISON

www.leslivresdemartine.fr

MJanicotDemaison@leslivresdemartine